Ami du Clergé du 17 octobre 1935

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête du Christ-Roi. — III. Comment Notre-Seigneur veut régner, 561.
Pour la fête de la Toussaint. — I. Il faut mener une vie chrétienne, 563. — II. Nous sommes des voyageurs en route pour le ciel, 564. — III. Je dois être un saint, 566. — IV. La foi en la vie éternelle, 568.
Pour le soir de la Toussaint. — I. Nos devoirs envers les trépassés, 570. — II. S. Pierre délivré de prison et les âmes du purgatoire, 572. — III. Le *De profundis*, 573.
Allocutions de mariage — X. L'origine et le but du mariage, 575.

POUR LA FÊTE DU CHRIST-ROI

III

COMMENT NOTRE-SEIGNEUR VEUT RÉGNER

Mes frères,

Il y a quelques jours, le 17 octobre, l'Eglise célébrait la fête de sainte Marguerite-Marie, la voyante de Paray-le-Monial, la douce confidente du Sacré-Cœur. De toutes les demandes que fit ce divin Cœur à sa fidèle servante, la principale est sans contredit celle de travailler à établir son règne dans le monde.

Le monde appartient à Jésus-Christ parce qu'il a été créé et racheté par lui ; Jésus a, à ce double titre, le droit de régner sur lui et S. Paul ne fait que reconnaître ce droit lorsqu'il dit : « *Oportet illum regnare.* Il faut qu'il règne. » (I Cor., xv, 25). Mais l'enfer et ses suppôts ne l'entendent pas ainsi et à l'affirmation de S. Paul ils répondent par ce cri des Juifs : « *Nolumus hunc regnare super nos !* Nous ne voulons pas de lui pour roi ! »

Ils ont beau faire : comme le promettait sainte Marguerite-Marie, Notre-Seigneur régnera malgré ses ennemis et la fête du Christ-Roi, que nous célébrons, est une magnifique réalisation de cette promesse. L'acte de consécration au Sacré-Cœur que le Souverain Pontife, en instituant cette fête, prescrivit de réciter en ce jour, montre bien que son désir est de répondre à la demande faite il y a 250 ans par Notre-Seigneur à sa fidèle servante. Cette fête du Christ-Roi est, en effet, une affirmation et une reconnaissance solennelle de la royauté de Jésus-Christ sur vous et une invitation pour chacun de vous à l'instaurer dans vos cœurs, dans vos familles et dans la société tout entière.

I

Et d'abord c'est sur vos cœurs que Jésus-Christ veut régner. Comme il le déclarait lui-même à Pilate, son royaume n'est pas de ce monde, la royauté qu'il veut exercer n'a pas pour objet les biens de la terre et ne s'appuie pas sur les armes et les soldats. Jésus-Christ, comme le disait sainte Marguerite-Marie, « ne veut établir son règne en nous que par la douceur et la suavité de son amour et non par les rigueurs de sa justice. Et il veut que de notre côté nous nous soumettions à ce règne uniquement par amour. »

Il veut aussi régner sur notre intelligence. Soumettons-lui donc notre esprit, en croyant fermement toutes les vérités qu'il nous a révélées et qu'il nous propose par son Eglise. La plupart de ces vérités sont au-dessus de notre raison, nous ne les comprenons pas ; n'importe, puisque celui qui nous les a révélées ne peut ni se tromper ni nous tromper, puisque l'Eglise, qui nous les enseigne de sa part, est infaillible, nous les croyons sans hésiter. Cette foi humble et soumise autant que complète lui est un hommage infiniment agréable. Régner sur nos intelligences, les régir, les diriger dans le chemin de la vérité, obtenir leur adhésion à tous les dogmes qu'il leur propose, si incompréhensibles soient-ils, voilà la royauté qu'il revendiquait devant Pilate lorsque celui-ci lui demandait : « Tu es donc roi ? — Vous le dites, lui répond Jésus, je suis roi et je suis venu dans le monde afin de rendre témoignage à la vérité. Quiconque est la vérité écoute ma voix. »

Notre Seigneur veut également régner sur notre volonté. Soumettons-la-lui donc, en obéissant à ses commandements et aux directions de ceux qui ont mission de le représenter ici-bas et de commander en son nom. N'est-ce pas le droit des rois de faire des lois et d'exiger de leurs sujets qu'ils leur obéissent ? Est-ce qu'il ne leur appartient pas de déléguer leur autorité à des magistrats qui les représentent et auxquels on doit obéir comme à eux-mêmes ?

Sainte Marguerite-Marie nous a enseigné un moyen de reconnaître cette royauté de Jésus-Christ sur nos personnes : c'est de nous consacrer à lui, c'est de lui consacrer tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes, afin qu'il puisse disposer de tout sans éprouver aucune résistance de notre part. Tous les fidèles ne sont pas sans doute appelés à se donner dans la même mesure, mais tous doivent offrir à Notre Seigneur leur intelligence, leur volonté, leurs facultés, leurs sens, leurs actions, leurs biens, leur vie, en sorte qu'ils soient prêts à suivre absolument toutes les lois tracées à leur état et à se soumettre entièrement et en toute circonstance au bon plaisir divin.

II

Notre-Seigneur veut régner sur les familles. Il demande que son image y soit à la place d'honneur et il promet en retour de les combler des bénédictions les plus abondantes.

C'est Dieu qui a fondé la famille ; il veut en rester le centre et le gardien et la reconnaissance de ses droits souverains sur le foyer est un des

actes religieux qui contribuent davantage à lui assurer une protection dont il a, en tout temps, un pressant besoin. De plus, la famille ici-bas n'est pas seulement l'élément fondamental de toute société, bénie par Dieu et faite à l'image de l'éternelle famille ; elle est encore dans ceux qui la composent, père, mère, enfants, un groupement religieux chargé de rendre à l'auteur de toute vie, de tout accroissement, de toutes grâces, l'adoration, la réparation, la louange auxquelles, en justice, il a droit.

Or, ici encore, sainte Marguerite-Marie, et avec elle l'Eglise estime que le meilleur moyen pour les familles de reconnaître la royauté de Jésus-Christ sur elles et de s'y soumettre, c'est de se consacrer solennellement à lui.

En 1907, un prêtre de la congrégation des Sacrés-Cœurs de Picpus, le R. P. Matteo Crawley, de la résidence de Valparaiso, au Chili, se trouvait de passage à Rome. Dans une visite qu'il fit au pieux cardinal Vivès, il demanda à ce prince de l'Eglise la permission de lui soumettre une idée qu'il mûrissait dans son esprit. Le Cœur de Jésus veut régner, rien de plus clair, rien n'est plus certain, Notre-Seigneur l'a dit, S. Paul l'a écrit, sainte Marguerite-Marie l'a répété, les Souverains Pontifes l'ont déclaré. Il veut régner par son amour sur les individus, sur les familles, sur les nations. Pour préparer ce règne sur les nations, la voie la plus rapide est de l'établir au sein des familles par une consécration particulière.

Le cardinal Vivès, ayant pris une connaissance attentive de son plan et du cérémonial proposé, dit au religieux : « C'est là une œuvre magnifique, vous devez y consacrer votre vie. » Les papes Pie X et Benoît XV l'encouragèrent aussi chaudement, et depuis vingt-huit ans le Sacré-Cœur a été intronisé dans des millions de familles comme un roi au milieu de ses sujets aimants et dévoués. Voici le cérémonial de cette intronisation.

Au jour convenu, le curé ou un autre prêtre se rend à la maison qui veut se consacrer au Sacré-Cœur. Entouré des membres de la famille agenouillés, il bénit une image du Sacré-Cœur qu'il place dans l'endroit le plus honorable du foyer, puis récite avec toutes les personnes présentes un acte de consécration à ce divin Cœur. A partir de ce moment, Jésus est maître et roi de ce foyer, il en est l'hôte aimé, il prend en main tous les intérêts de ceux qui l'habitent et ceux-ci se plaisent à lui faire hommage de leurs joies et à venir chercher près de lui consolation aux heures douloureuses. Tous se retrouvent chaque jour à ses pieds pour la prière en commun et s'efforcent d'obéir à ses lois de leur mieux.

III

Etablir le règne de Jésus Christ en chacun de nous, l'établir en chaque famille est le plus sûr moyen de préparer son triomphe dans la société civile et d'obtenir que sa royauté y soit reconnue et proclamée. C'est la dernière et la plus importante demande faite par Notre-Seigneur à sainte Marguerite-Marie.

Cette royauté, Notre-Seigneur veut que chaque nation la proclame en érigeant un temple national à son Sacré-Cœur, en se consacrant solennellement à lui et enfin en plaçant l'image de son Cœur sacré sur ses étendards. Il convient en effet qu'un roi ait son palais, qu'il reçoive de ses sujets le serment de fidélité, qu'il ait enfin son étendard et ses armoiries.

La demande qu'exprimait Notre-Seigneur à sainte Marguerite-Marie, il la chargeait de la transmettre tout d'abord au chef de la fille aînée de l'Eglise, à Louis XIV ; mais en sa personne c'était à tous les chefs d'Etat qu'il l'adressait. Beaucoup y répondirent partiellement, entre autres Philippe V, roi d'Espagne, Auguste II, roi de Pologne, Stanislas, duc de Lorraine, et à une date plus récente, Garcia Moreno, président de la République de l'Equateur. En France le Dauphin, sa pieuse mère Marie Leczinska et sa sœur la Vénérable Louise de France firent ériger dans le palais de Versailles un autel en l'honneur du Sacré-Cœur. Louis XVI, dans sa prison du Temple, en 1792, fit vœu de répondre aux désirs de Notre-Seigneur, mais il était réservé à notre époque de les accomplir plus complètement.

Le 25 juillet 1873, l'Assemblée nationale, qui formait alors le gouvernement de la France, vote une loi autorisant la construction de la basilique du Sacré-Cœur sur la colline de Montmartre et la déclare d'utilité publique. Toute la France y a contribué par ses offrandes, en sorte que cette basilique a bien un caractère national. Jour et nuit le Saint-Sacrement y est exposé et voit de nombreux adorateurs à ses pieds.

Notre-Seigneur, le Christ-Roi, possède donc déjà dans notre pays le palais qu'il réclamait, et ce palais, bien d'autres nations le lui ont également offert sur leur territoire. Ce soir, dans toutes les églises du monde, le peuple chrétien se consacrera à lui et lui demandera d'être le roi non seulement de ceux qui ne se sont jamais éloignés de lui, mais aussi de tous ceux qui le méconnaissent. Puisse cette consécration universelle suppléer à la consécration officielle que nous appelons de nos vœux !

Une seule fois, à Patay, en 1871, l'image du Sacré-Cœur parut sur le champ de bataille, peinte sur notre étendard national. On l'y retrouve dans la plupart de nos églises et de nos cérémonies religieuses. Espérons qu'un gouvernement vraiment chrétien finira par l'autoriser sur tous les drapeaux qui flottent sur nos monuments nationaux et sur ceux surtout qui abritent de leurs plis les défenseurs de notre pays.

Le jour où toutes les nations porteront sur leurs étendards cet emblème de l'amour, peut-être s'aimeront-elles davantage. Le jour où elles reconnaîtront le même souverain, le Christ-Roi, obéiront à ses lois et s'inspireront de son esprit de

douceur, peut-être les efforts que font les hommes d'Etat pour supprimer la guerre seront-ils plus efficaces et la paix sera-t-elle enfin assurée dans le monde. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE LA TOUSSAINT

I

IL FAUT MENER UNE VIE CHRÉTIENNE

Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus.

Voyez quel amour le Père nous a témoigné, pour que nous soyons appelés enfants de Dieu et que nous le soyons en effet.

(I Jo., III, 1).

Mes frères,

Nous avons reçu le titre et les prérogatives d'enfant de Dieu à notre baptême. Par ce sacrement, par les mérites de N.-S. Jésus-Christ dont il nous a fait l'application, notre âme, purifiée de la tache originelle, a été élevée à la vie surnaturelle, elle a été ornée de la grâce sanctifiante, mise en possession des droits à l'héritage céleste. C'est ce que l'apôtre S. Jean nous enseigne lorsqu'il dit : « Voyez quelle affection Dieu a pour nous, puisqu'il veut que nous soyons appelés ses enfants. *Ut filii Dei nominemur.* » Et comme il ne suffit pas d'être appelé enfant de Dieu, si en réalité nous ne méritons pas ce titre et si nous ne jouissons pas des avantages qui y sont attachés, il ajoute : « L'affection de ce même Dieu nous donne le moyen d'être de vrais enfants de Dieu. *Et simus.* »

Apprenez ici, m. f., qu'il ne vous sera d'aucun avantage d'avoir reçu le saint baptême, d'avoir N.-S. Jésus-Christ pour médiateur et pour rédempteur, si vous ne vivez pas en chrétiens, si vous ne vous efforcez pas de pratiquer fidèlement les devoirs que vous impose votre titre d'enfant de Dieu.

Est-ce qu'il est regardé comme le fils de la famille, celui qui ne travaille pas à sa prospérité, qui se met peu en peine de lui faire honneur, qui ne soutient pas ses intérêts, qui l'attaque, qui se conduit comme son ennemi ou tout au moins comme un étranger ? Faut-il donc donner le nom d'enfant de Dieu à ces personnes baptisées, à la vérité, mais qui vivent sans souci de travailler à la gloire du Père qui est dans les cieux, qui ne s'inquiètent jamais de respecter sa sainte volonté, qui fréquentent ses ennemis et parlent leur langage, ou du moins montrent par toute leur conduite qu'ils lui sont indifférents ?

A ceux qui désirent être appelés enfants de Dieu et l'être en réalité, je parlerai comme l'apôtre S. Jean ayant à instruire les premiers disciples de Jésus, de S. Jean qui, plus et mieux que tout autre, a compris la doctrine du Maître et l'a rendue avec plus de fidélité : pour être enfant de Dieu, il faut se sanctifier.

Entendez, m. f., qu'il vous faut aimer Dieu pardessus toutes choses, de toute votre âme, de toutes vos forces ; qu'il faut aimer votre prochain comme vous-mêmes pour l'amour de Dieu ; qu'il faut vous garder de tout ce qui peut souiller votre âme ; vivre de façon à mériter le nom de juste.

Travaillez, m. f., à réaliser ce court mais magnifique programme de la sainteté chrétienne, des bons ouvriers du Père céleste, des âmes religieuses, des hommes de bonne volonté que le Christ est venu appeler. La fête de ce jour nous apprend comment Dieu les récompense, en même temps qu'elle nous fait entendre, pour nous déterminer à travailler courageusement et avec persévérance à la réalisation du programme qui vous est proposé, une triple voix bien persuasive, bien puissante aussi : une voix qui vient du ciel, une voix qui vient du purgatoire, une voix qui vient de la terre.

I

La voix du ciel, c'est la voix de ces multitudes innombrables d'élus de toute nation, de toute tribu, qui tous ensemble célèbrent par le cantique éternel la bonté, la miséricorde, la justice, la puissance de ce grand Dieu qui les récompense au centuple du bien qu'ils ont fait, des vertus qu'ils ont pratiquées pendant leur vie ici-bas. Toujours retentissent à leurs oreilles les paroles qui ont salué leur triomphe : « Venez, les bénis de mon Père, venez prendre possession de la récompense que vous avez méritée... J'étais nu et vous m'avez vêtu, j'avais faim et vous m'avez donné à manger, je pleurais et vous m'avez consolé... Bons et fidèles serviteurs, vous avez été fidèles dans les petites choses, venez recevoir le prix de votre fidélité. »

Ils nous montrent leurs palmes glorieuses, leurs couronnes de victoire. Ils prient pour nous et ils nous disent : « Le Dieu qui fait notre bonheur est toujours aussi bon, il est toujours aussi puissant. Soutenez le bon combat, demeurez fidèles dans les épreuves. Nous avons lutté comme vous le faites. Nous avons souffert ce que vous souffrez. Voyez quelle est notre destinée. Ils ont bien raison, ceux qui vous répètent les paroles de l'Apôtre qui, lui, avait fait l'expérience de notre bonheur : « Toutes les peines de la vie présente n'ont aucune proportion avec la gloire qui sera manifestée en nous... Jamais le cœur de l'homme n'a pu comprendre ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. » Ecoutez-les. »

II

La voix du purgatoire, c'est la voix de ces morts que nous pleurons toujours. Ils nous ont quittés dans la paix du Seigneur, après avoir pieusement reçu les sacrements. C'est ce qui fait notre meilleure consolation. Mais peut-être expient-ils encore les restes de leurs fautes et satisfont-ils la justice de Dieu qui demande compte des moindres souillures.

Du sein de leurs tourments, ils implorent notre pitié, c'est là le premier besoin de celui qui souffre. Nous connaissons tous ces paroles éloquentes qui ont été prononcées par le saint homme Job, placées par l'Eglise sur les lèvres de ses enfants souffrants au purgatoire : « *Miseremini mei, quia manus Domini tetigit me !* Pitié, car la main du Seigneur s'est appesantie sur moi ! »

Vous les avez entendues et vous y avez répondu comme un cœur chrétien sait le faire, en mettant en œuvre tous les moyens que l'Eglise vous offre pour obtenir le soulagement ou la délivrance des âmes souffrantes.

Après ce cri de la douleur, elles pensent à nous faire du bien, car elles nous aiment maintenant comme elles nous aimaient quand elles étaient avec nous. On peut même dire qu'elles nous aiment plus et mieux, c'est pourquoi elles nous disent : « Voyez notre sort. Nous n'avons pas assez gémi de nos iniquités, nous n'avons pas assez pleuré nos fautes, nous n'avons pas assez purifié nos âmes. Que notre exemple vous serve de leçon ; ne nous imitez pas dans nos péchés, expiez pendant que vous le pouvez. Craignez de souffrir ce que nous souffrons. Souvenez-vous que c'est une chose terrible de tomber entre les mains du Tout-Puissant, de supporter le poids des vengeances divines. »

De même que vous avez écouté la voix du purgatoire implorant votre assistance, de même vous l'entendrez lorsqu'elle vous donne un avertissement si salutaire.

III

La voix de la terre, m. f., c'est la voix des éléments qui, chacun à leur façon, vous disent que vous n'êtes pas ici-bas pour y demeurer toujours. N'est-ce pas ce qu'indiquent les jours si courts de cette saison de l'année dans laquelle nous sommes : son soleil pâle, sans chaleur, comme mourant, les feuilles après les fruits qui se détachent d'elles-mêmes des arbres et se décomposent tristement à leurs pieds, les plantes qui s'étiolent ?

La voix de la terre, c'est encore la voix si pénétrante des cloches de votre baptême, de vos joies, de vos deuils. Comme elles vous rappellent éloquemment combien vos destinées temporelles sont courtes, que vous seriez insensés de ne vivre que pour elles ! « Que servirait à l'homme de gagner l'univers entier, s'il vient à perdre son âme ? »

La voix de la terre, c'est aussi la voix de l'Eglise toujours maternelle, qui, par la bouche des prêtres, par ses offices multipliés et émouvants, par ses chants tour à tour joyeux, triomphants, élégiaques, consolants, vous dit et vous répète sans cesse : « Ne vous contentez pas d'être appelés les enfants de Dieu ; faites en sorte de vivre comme de vrais enfants de Dieu : *Ut filii Dei nominemur et simus !* »

Voyez donc quel amour le Père nous a témoigné, lui qui nous a créés pour le ciel ! Nul mieux que S. Anselme ne vous fera apprécier le ciel que Dieu vous destine : « Ici, dit le saint Docteur, sont réunis tous les objets que tu peux aimer et désirer. Aimes-tu la beauté ? Les justes brilleront comme des étoiles. — L'agilité et la force ? Ils ressemblent aux anges dans le ciel. — Aimes-tu la satisfaction complète et l'abondance ? Les justes seront rassasiés quand ils verront la gloire de Dieu. Ils seront enivrés de l'abondance de sa demeure. — Aimes-tu l'amitié ? Ils aiment Dieu plus que tout, et ils s'aiment entre eux. — La paix, l'union ? Les élus n'ont qu'une même volonté, parce que leur volonté est pleinement soumise à Dieu. — La puissance ? Les élus sont tout-puissants par la vertu divine. — Les honneurs et les richesses ? Les élus seront les représentants de Dieu, ses héritiers, les co-héritiers de N.-S. Jésus-Christ.

« Quelle sera donc la joie des élus qui posséderont tous les biens dans ce bien suprême et qui ne les perdront jamais ! »

Frères bien-aimés, ayons le courage et le mérite de vivre en enfants de Dieu, dociles à la voix du ciel, à la voix du purgatoire, à la voix de la terre qui nous y invitent, et un jour nous aurons, nous aussi, le bonheur et la gloire, dans l'éternelle patrie, d'être traités en enfants de Dieu. Ainsi soit-il.

II

NOUS SOMMES DES VOYAGEURS EN ROUTE POUR LE CIEL

Mes frères,

Le Pharaon d'Egypte recevant le père de son premier ministre Joseph, lui demandait son âge : — « Les années de mon pèlerinage ici-bas sont de cent-trente ans, répondit Jacob, mes jours ont été courts et mauvais et ils n'ont pas atteint la durée du pèlerinage de mes pères. »

L'expression du saint patriarche est bien vraie, m. f., la vie n'est qu'un pèlerinage et un pèlerinage qui, pour nous plus encore que pour le patriarche Jacob, sera court. « La terre, en effet, dit S. Paul, n'est pas notre demeure définitive : *non habemus hic manentem civitatem.* Nous ne sommes que des voyageurs en route pour la vraie patrie : *sed futuram inquirimus.* » (Hebr., XIII, 14). Telle est la vérité que je voudrais méditer avec vous aujourd'hui, en vous montrant que, comme les saints dont nous faisons aujourd'hui la fête, nous ne sommes sur la terre qu'en passant et que comme eux nous devons tous les jours avancer vers le ciel où ils sont parvenus et où ils nous attendent.

I

Nous sommes des pèlerins, des voyageurs ici-bas. C'est à chaque instant que dans nos conversations nous affirmons, sans nous en douter, cette vérité. D'un enfant qui naît ne dites-vous pas qu'il *vient* au monde? S'il jouit d'une bonne santé, vous

dites qu'il *vient* bien. Lorsque, devenu grand, il embrasse un état, vous dites qu'il *entre* dans la vie. Si vous l'invitez à se bien conduire, vous lui dites de marcher son chemin droit. Si vous lui proposez un homme vertueux comme modèle, vous lui dites de *marcher* sur ses traces. S'il réussit dans la vie, vous dites qu'il fait son chemin. Lorsqu'il est devenu vieux, vous dites de ce pèlerin de la vie qu'il achève sa course, qu'il approche de la mort, qu'il va sortir de ce monde. Lorsqu'il agonise, vous dites qu'il s'en va. Lorsqu'enfin il rend son âme à Dieu, vous dites qu'il passe, qu'il trépasse.

Toutes ces expressions, m. f., prouvent bien que la vie nous apparaît comme un voyage, une marche continuelle vers l'éternité. Car il n'en est pas de ce voyage de la vie comme des voyages que nous entreprenons parfois. Au cours de ces voyages, nous pouvons nous arrêter, nous pouvons même revenir sur nos pas. Rien de pareil sur le chemin de la vie : nous marchons, nous avançons toujours. Il nous est tout aussi impossible de nous arrêter qu'il nous est impossible d'arrêter la marche du temps. Pareils aux voyageurs qu'emporte la vapeur et qui avancent même quand ils sont immobiles, qui courent vers le terme de leur voyage même lorsqu'ils dorment étendus sur la banquette de leur wagon, ainsi sans y songer, même lorsque nous dormons, nous avançons dans la vie, nous courons vers le terme de notre pèlerinage.

Or, m. f., quand on marche sans jamais s'arrêter, on arrive bientôt au but. Voyez les générations qui nous ont précédés : comme elles ont passé rapidement sur la terre ! Où sont les pasteurs qui vous ont baptisés, qui vous ont conduits à la Table Sainte, qui ont béni votre mariage ? Que sont devenus les prêtres que vous avez vus dans cette église présider les saints offices et vous annoncer la parole de Dieu comme je le fais en ce moment ? Si long qu'ait été leur ministère au milieu de vous, ils ont passé, ils sont trépassés.

Que sont devenus les maîtres dévoués qui vous ont donné l'instruction que vous possédez ? Ils ont passé, ils sont trépassés. Que sont devenus les magistrats que vos pères avaient placés à la tête de cette commune pour en surveiller les intérêts ? Ils ont passé, ils sont trépassés. Que sont devenus vos bien-aimés parents, ce père qui vous a donné son nom, cette mère qui a veillé sur votre berceau ? Depuis longtemps déjà peut-être pour beaucoup d'entre vous, ils ont passé, ils sont trépassés. Que sont devenus les habitants de ce village que vous avez connus dans votre jeunesse ? Ils allaient et venaient comme vous par les rues que vous parcourez; ils cultivaient les champs que vous cultivez, ils habitaient les maisons que vous habitez, et maintenant ils ont disparu de la scène de ce monde. Leur pèlerinage terrestre a duré plus ou moins longtemps : tels les voyageurs qui passent sur la route et que vous suivez du regard pendant quelque temps, vous les avez vus s'agiter devant vous pendant quelques années, puis, eux aussi, ils ont passé, sont trépassés.

Nous passerons comme eux, m. f., et dans quelques années on tiendra, en parlant de nous, le langage que je vous tiens en ce moment en parlant d'eux, car, comme disait le saint roi David, tout roi qu'il était : « Nous ne sommes ici-bas que des étrangers et des voyageurs comme l'ont été nos pères. *Advena ego sum apud te et peregrinus, sicut patres nostri.* »

II

Puisqu'il en est ainsi, m. f., puisque nous ne sommes sur la terre que des voyageurs, il faut nous y comporter comme des voyageurs. Que font ceux-ci ?

Ils savent tout d'abord où ils vont; ils ont un but en vue, ils se proposent d'arriver à une destination. Que diriez-vous d'un voyageur qui irait devant lui et qui, interrogé sur l'endroit où il se rend, répondrait : « Je n'en sais rien » ? Vous diriez qu'il ne jouit pas de sa raison et vous n'auriez pas tort. Et cependant, m. f., combien d'hommes sur la terre marchent ainsi à l'aventure, avancent dans la vie sans s'inquiéter, sans se demander où ils vont et ce qui les attend au terme de leur existence ! Combien les saints étaient plus sages ! Mais ils possédaient la première et la plus importante de toutes les sciences, la science de leur destinée. Ils savaient pourquoi ils étaient sur la terre, ils savaient où ils allaient et ils réglaient leur vie en conséquence.

Car, m. f., il ne suffit pas de connaître le but de la vie, qui est le ciel, il faut prendre le chemin qui y conduit et ne pas se tromper de route. Vous connaissez, sans doute, pour l'avoir expérimentée quelquefois, quelle déception on éprouve lorsqu'on s'est trompé de chemin. On a marché pendant de longues heures, et quand on croit arriver au but, on s'en trouve plus éloigné qu'au moment du départ.

Quelques-uns de ceux qui m'entendent, n'éprouveront-ils pas une déception semblable au sortir de cette vie ? Voilà déjà longtemps qu'ils sont en marche ; au lieu d'avancer vers le ciel, ne s'en éloignent-ils pas ? Nous avons appris autrefois, à la première page de notre catéchisme, ce qu'il faut faire pour arriver au ciel : il faut sur la terre obéir à Dieu en évitant le mal et en faisant le bien. « Si vous voulez entrer en la vie éternelle, disait pareillement Notre-Seigneur, gardez les commandements. La voie des commandements de Dieu, voilà donc la voie qui conduit au ciel.

Les commandements de Dieu sont comme autant de poteaux indicateurs qui nous renseignent sur le chemin à suivre ; tant que nous en suivons les indications, les prescriptions, nous sommes dans la bonne voie. Sans doute, cette voie est parfois rude, l'évangile lui même l'avoue : « *Angusta et arcta via est quæ ducit ad vitam.* » Il est étroit et difficile, le chemin qui conduit au ciel ; mais s'il est plus large, le chemin qui con-

duit en enfer est-il beaucoup moins pénible et ceux qui le suivent ont-ils beaucoup moins à souffrir que ceux qui suivent le chemin du ciel ? Lorsqu'on a fait fausse route, si on a beaucoup marché, on est aussi fatigué, le soir venu, que si on avait suivi le bon chemin. Suivons donc celui-ci, même s'il est parfois pour nous le chemin de la croix : en le suivant, nous marchons à la suite de Notre-Seigneur qui l'a parcouru le premier, et sur les traces d'un si bon guide, nous ne pourrons manquer d'arriver au ciel.

III

« Nous n'avons pas ici-bas de demeure définitive, » par conséquent, m. f., ne nous attachons pas à la terre. Voyez les voyageurs : quand le soir arrive, ils s'arrêtent dans une hôtellerie, ils y demandent à manger et y prennent leur repos, mais ils ne s'y attachent pas, car ils savent qu'ils n'y sont qu'en passant. Quand se lève le jour suivant, ils la quittent, ils se remettent en marche et ne s'arrêtent définitivement que quand ils sont arrivés au terme de leur voyage.

La terre, m. f., est pour nous comme une auberge de passage ; nous y recevons l'hospitalité durant quelques années, mais nous n'y sommes pas chez nous ; tôt ou tard il nous faudra la quitter. Ne nous y installons donc pas comme si nous devions y demeurer toujours. Les maisons que vous habitez, vous n'en êtes que les locataires, d'autres les ont habitées avant vous et en sont sortis. Vous en sortirez comme eux pour les laisser à d'autres. Les champs que vous cultivez, vous n'en êtes que les fermiers. En combien de mains ils ont déjà passé, que de générations déjà les ont arrosés de leurs sueurs, l'une après l'autre ! Elles les ont laissés, vous les laisserez comme elles à vos enfants ou à vos héritiers. Ne nous attachons donc pas aux biens de ce monde, qu'il nous faudra abandonner un jour sans en rien emporter.

Les voyageurs emportent avec eux les provisions dont ils auront besoin au cours de la route, mais ils n'en emportent que le nécessaire. Ils ne se chargent pas inutilement, ils ne s'encombrent pas au point de gêner leur marche et de retarder leur arrivée ; ils savent que, parvenus à destination, ils n'en auront plus besoin et ne manqueront de rien.

Si nous sommes sages, m. f., nous agirons de même avec les biens de ce monde ; nous en avons besoin au cours de notre pèlerinage terrestre et c'est pourquoi Dieu nous les donne ; mais contentons-nous du nécessaire, n'en désirons pas trop, car plus nous en posséderons, plus notre marche vers le ciel sera rendue difficile.

Rappelez-vous la parole du Sauveur : « Il sera aussi difficile au riche d'entrer au ciel qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille. » Si Dieu vous a donné ces biens en partage, faites-en profiter les pauvres qui font route avec vous ; ils vous aideront à les porter et vous les rendront, transformés en mérites, au terme du voyage, au seuil du paradis. C'est ainsi que faisaient les saints qui vendaient ce qu'ils possédaient et en distribuaient le prix aux pauvres. Aussi comme ils avançaient allègrement dans le chemin du ciel et entrevoyaient celui-ci avec confiance ! « Ah ! mon cher frère, disait S. François Régis mourant au religieux qui le soignait, quel bonheur et que je meurs content ! Je vois Jésus et Marie qui daignent venir au devant de moi pour me conduire au séjour des saints. »

Pèlerins en route vers le ciel, suivons donc le chemin qu'ont suivi les saints dont nous célébrons la fête : chemin de l'église chaque dimanche, chemin du confessionnal chaque année, chemin de la sainte Table au moins à Pâques humblement, et nous arriverons au même but : le ciel, où ils nous attendent et où nous partagerons leur bonheur. Ainsi soit-il.

III

JE DOIS ÊTRE UN SAINT

Mes frères,

On a écrit dans un journal : « Jadis, en dépit de quelques exceptions, la sainteté paraissait fuir au désert, éviter le contact des humains. Aujourd'hui, ce n'est plus cela. La plupart du temps, elle porte l'habit de tout le monde, elle se mêle à notre vie, elle descend dans la foule, on la coudoie partout. »

Et peut-être dites-vous : « Où sont les saints ? je n'en ai jamais rencontré. » Mgr Bougaud vous répond : « C'est la preuve que vous suivez les chemins où ils ne sont pas. Prenez-en d'autres ; qui sait ? »

En cette fête où l'Eglise glorifie toutes les âmes saintes qui, ayant vécu sur la terre comme nous, peuplent aujourd'hui le paradis, il est de notre devoir de nous demander si nous sommes sur le chemin de la sainteté et de nous convaincre de cette vérité : Je dois être un saint.

I

Je dois être un saint ! Voilà une formule qui m'effraie ; c'est à peine si cette parole peut sortir de mes lèvres.

Pourquoi ? Peut-être parce que nous avons une fausse conception de la sainteté.

Nous croyons ne la découvrir que dans les âmes adonnées à la prière perpétuelle ou qui vivent dans la pénitence, l'austérité et le jeûne... qui sont favorisées de visions, d'extases, de révélations ou du don des miracles. — Non, tout cela est l'extraordinaire et beaucoup de saints n'ont pas reçu ces faveurs.

Le saint est celui qui s'établit fermement dans l'amour de Dieu et y demeure, celui qui vit dans l'état de grâce et fait de Notre-Seigneur son compagnon de chaque jour, lui demandant de l'aider dans la prière, portant avec lui la croix du la-

beur quotidien, des inquiétudes, des épreuves, de la maladie. C'est celui qui s'oublie pour le bonheur de ses proches, pour le soulagement de ses frères, pour les aider à sauver leurs âmes. Le saint, c'est tout simplement celui qui a entendu et compris la parole du Sauveur : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. »

Mais voilà ! Nous avons peur de ce contact surnaturel. Sans doute, nous en sentons la nécessité. Il n'est pas de jour où nous n'appelions Dieu à notre secours. Mais sincèrement, m. f., est-ce que nous ne nous contentons pas d'une médiocrité acceptable ?

Nous apprenons à l'enfant à prier, mais lui faisons-nous une éducation chrétienne en lui apprenant à aimer Dieu par le sacrifice? Nous encourageons la jeunesse à persévérer, mais n'aurions-nous pas quelque crainte de la trouver trop pieuse ?

Jeunes gens, jeunes filles qui m'entendez, est-ce que vous ne craignez pas, vous-mêmes, d'en faire trop pour le service de Dieu, de peur que Dieu ne vous en demande davantage ?

Avouons, m. f., que nous redoutons le surnaturel, parce que la pensée et la présence de Dieu gênent nos caprices et nos passions.

Et pourtant, Notre-Seigneur a dit : « Qui n'est pas avec moi est contre moi... Je suis la lumière du monde ; celui qui marche après moi ne marche pas dans les ténèbres. »

Qu'est-ce que Dieu nous demande pour être des saints? Tout simplement ce que Notre-Seigneur demanda à S. Pierre après son reniement : de l'aimer! De l'aimer avec tout le dévouement que comporte ce grand mot : l'amour.

II

Je dois être un saint, parce que sincèrement je veux mon salut.

Si Dieu m'appelait à lui en ce moment, je voudrais que la mort, en déchirant le voile qui me cache le monde des esprits, m'ouvrît tout grand le parvis céleste. Et, dans le ciel où je désire ma place, il n'y a que des saints.

Si maintenant je ne vis pas habituellement dans la grâce de Dieu, si le péché me semble si peu de chose que non seulement j'y tombe, mais que j'y demeure avec complaisance, alors je risque de manquer mon éternité. Donc, si je veux sauver mon âme, je dois être un saint.

D'ailleurs, c'est pour cela que Dieu m'a créé. Dieu, infiniment parfait, n'a pu me créer que pour lui, pour procurer sa gloire sur terre et partager son bonheur infini dans le ciel. Dieu veut donc mon salut et il le veut, si je puis ainsi parler, plus que je ne le désire moi-même. Et le moyen qu'il me donne, c'est la sainteté. S. Paul le dit aux premiers chrétiens : « De toute éternité Dieu vous a choisis pour devenir des saints. » (Eph., I, 4). « Votre sanctification, voilà la volonté de Dieu. » (I Thess., IV, 3).

Si le premier homme, abusant de sa liberté, a fait dévier le but de sa vie, si moi-même, en suivant trop facilement le penchant naturel, je cherche ma satisfaction de préférence à la volonté divine, je sais que, dans sa miséricorde infinie, le Fils de Dieu s'est penché vers nous. Sa vie, son travail, ses souffrances, sa mort nous ont mérité, avec le pardon, la grâce du redressement et de la sainteté.

Après la Cène, quelques heures avant sa mort, Notre-Seigneur fait cette prière : « O Père, je remonte vers vous. Ne rendez pas inutile l'œuvre que j'ai accomplie sur terre, sanctifiez-les tous dans la vérité. »

M. f., ne résistons pas à la volonté divine ; répondons à la prière de Notre-Seigneur, assurons le salut de notre âme en faisant de notre vie l'image de la perfection de Dieu.

III

Je dois être un saint, parce que le temps où nous vivons l'exige.

Nous sommes les enfants de Dieu et en même temps les enfants de l'Eglise. C'est par l'Eglise que Jésus nous parle et nous donne les sacrements. C'est l'Eglise qui est la seule gardienne des forces spirituelles capables de maintenir chez l'homme la conscience, la moralité, l'honneur.

Un ancien Président du Conseil disait à Mgr l'archevêque de Paris : « Quoi qu'il arrive, tenez bon ! Vous représentez la seule chose stable en ce temps, le seul îlot salubre dans la décomposition générale ! Résistez ! Ne cédez pas ; ne cédez rien ! Tenez ! »

Et cependant l'Eglise est sans cesse calomniée, combattue par les forces du mal excitées par la Franc-Maçonnerie, cette contre-Eglise, œuvre de Satan.

On répète sans cesse : « Les catholiques ne sont pas meilleurs que les autres, » pour diminuer ainsi dans l'opinion l'heureuse influence que la foi exerce dans les âmes. Eh bien! nous devons trouver dans ces attaques les raisons de travailler à notre sanctification.

Je dois être un saint pour l'honneur de l'Eglise, pour la soutenir, pour la défendre et par elle faire rayonner l'œuvre de N.-S. Jésus-Christ dans le monde.

L'œuvre de relèvement moral de notre pays exige que nous soyons des saints.

En 1860, le Vén. Ludovic de Casoria disait au Souverain Pontife : « Saint-Père, la révolution est toute proche, quelle conduite tenir ? Me renfermer dans ma cellule et prier, ou descendre dans la bagarre et agir ? »

— Retourne à Naples, répond Pie IX à ce fils de S. François d'Assise, et sors de ta cellule. Descends dans la bagarre, comme tu le dis, et sers-toi de tes ennemis eux-mêmes pour accomplir l'œuvre de Dieu. Fais cela et tu auras acquis un grand mérite dans le ciel.

C'est que la sainteté, m. f., exerce sur tous ceux

qui la rencontrent et la découvrent, une puissance d'attraction à laquelle on ne résiste guère. Exemple : cette jeune institutrice de l'enseignement public, convertie par la lecture de la vie de Charles de Foucauld et qui, à son tour, fait rayonner sa vie chrétienne malgré les obstacles qu'elle rencontre. « Il paraît, écrit-elle, que ma Directrice a fait une enquête sur ma vie religieuse... On croit me faire peur... C'est amusant d'être inspectée, toute seule, à cause de Jésus-Christ... C'est bien fièrement que je me suis redressée quand M. l'Inspecteur m'a dit : « Il paraît que vous seriez catholique pratiquante aussi » et je l'ai regardé si en face et la tête si haute qu'il a tourné la sienne. »

Et ce jeune homme, dont on vient d'écrire la vie : Pierre Poyet, élève à l'Ecole Normale Supérieure, qui voyait ses camarades venir à lui pour chercher la solution au trouble religieux de leurs âmes.

A ce sujet M. Mauriac, l'académicien, écrit : « Beaucoup d'hommes qui avaient résisté à tous les raisonnements, peut-être même à tous les appels intérieurs, ont été inondés de lumière par ce qu'ils ont découvert dans une âme prédestinée. Le Christ leur est apparu dans la vie immolée d'un camarade Ils ont vu en lui, ils ont entendu, ils ont touché la vérité vivante. »

Ainsi donc, m. f., il est de toute évidence que nous travaillerons efficacement au relèvement moral de notre pays par la sainteté de notre vie.

* *

C'est pour nous un devoir urgent de demeurer dans la grâce de Dieu, de réformer les défauts de notre nature, de réparer les errements, les fautes, les mauvais exemples du passé.

C'est un devoir urgent de pratiquer toutes les vertus dont Jésus nous a donné l'exemple : l'amour de Dieu et du prochain, l'humilité et la pureté du cœur.

Voilà tout le secret de la sainteté !

Donc, avec la grâce d'en-haut, pour la gloire de Dieu, pour l'honneur de l'Eglise, pour le salut de mon âme, pour le relèvement de la France, je dois être un saint ! Ainsi soit-il.

IV

LA FOI EN LA VIE ÉTERNELLE

Mes frères,

Nos fêtes chrétiennes, si nous savons les comprendre, doivent raviver notre foi aux différents articles du Symbole. « Je crois en Jésus-Christ, né de la Vierge Marie, qui a souffert sous Ponce Pilate, est ressuscité le troisième jour, est monté aux cieux ; je crois au St-Esprit, » voilà autant d'articles de foi ravivés dans nos âmes par les fêtes de Noël, Annonciation, Pâques, Ascension, Pentecôte.

Or, s'il est une vérité rendue vivante par la fête de la Toussaint, au point de se graver profondément dans nos cœurs, c'est bien celle qui termine notre *Credo :* « Je crois à la vie éternelle. »

Souffrez que je m'attache à fortifier dans vos âmes à tous cette conviction, pour que, plus enracinée et plus pratique, elle oriente vos existences vers le ciel et vers Dieu.

I

Vous êtes venus, m. f., célébrer cette belle fête, assister à la messe, les uns par esprit chrétien, avec une foi vivante, d'autres par habitude, entraînés par l'exemple, d'autres aussi parce que la Toussaint c'est la fête du souvenir, un hommage rendu à ceux qui ne sont plus.

Mais quel que soit le mobile qui vous ait amenés, il est bien vrai, n'est ce pas? que votre conviction est la même : par delà la mort, il est une autre vie ; par delà la terre, il y a le ciel ; et quand l'âme quitte ce monde, elle ne va pas au néant, mais à Dieu.

Et si vous croyez cela, c'est parce qu'un jour de votre vie vous avez entendu cette parole du Christ : « Celui qui croit en moi, même s'il est mort, vivra, » c'est-à-dire : Celui qui me fait confiance et m'accepte pour ami, celui qui reçoit ma doctrine, écoute mes conseils, obéit à mes lois, celui qui voit en moi moins le maître qui commande que l'ami qui guide et qui aime, celui qui, pour faire le chemin de la vie, met sa main dans la mienne et ses pas dans mes pas, celui qui croit à ma divinité et à ma mission, qui a foi dans mes promesses et dans ma fidélité à les tenir, celui-là vivra éternellement.

Certes, la mort naturelle l'atteindra, comme les autres, quelque jour, car c'est la loi universelle. Mais qu'importe la séparation de l'âme et du corps, si au delà c'est une vie meilleure qui commence? Or ce croyant, ce fidèle, il va entrer dans un monde nouveau d'où sont bannis le travail et la douleur, l'ignorance et les passions, les ambitions et les haines, les craintes et déceptions ; un monde où règnent la paix, la charité, la joie, un monde où l'âme assoiffée de vérité et d'amour est maintenant rassasiée, un monde où elle est associée à la vie même de Dieu.

Pour vivre séparée du corps, elle n'en est que plus libre et plus heureuse. D'ailleurs un jour viendra où, sans rien perdre de sa béatitude et de ses avantages, elle reprendra ce corps, rappelé par Dieu de l'ombre du tombeau à la clarté d'une nouvelle vie. Et cette fois il n'y aura plus ni mort ni séparation d'aucune sorte.

En cette fête de la Toussaint, demandez vous loyalement si vous avez vraiment cette foi au Christ capable de vous donner la vie éternelle. Et dans cet examen de conscience, rappelez à votre mémoire les enseignements du catéchisme, secouez votre indifférence, reprenez des habitudes de vie chrétienne et vivez en vrais croyants.

II

Quelques-uns peut-être parmi ceux qui m'écoutent seront tentés de se dire : « Je n'ai pas à réveiller ma foi ni rien à changer dans ma vie ; habitué de la messe du dimanche et fidèle à ma prière quotidienne, j'ajoute encore à ces pratiques religieuses l'observance du précepte pascal. Je n'ai donc qu'à continuer pour mériter la vie éternelle. » O vous qui oseriez raisonner ainsi, voulez-vous ouvrir l'évangile de S. Jean au chapitre xv, verset 4 ? Vous y lirez ceci : « Comme le sarment ne peut porter du fruit s'il ne demeure uni à la vigne, ainsi vous ne le pouvez non plus si vous ne demeurez en moi... car sans moi vous ne pouvez rien faire. »

Quelle est donc cette union que le Christ compare à celle de la branche et du tronc, et qu'il estime nécessaire au salut ? Cette union a été réalisée au baptême, sorte de greffe spirituelle qui nous a incorporés au Christ comme la branche au tronc. Alors la grâce, sève divine et principe de vie surnaturelle, a commencé à passer dans nos âmes ; et toute notre activité : prières, labeurs, souffrances, s'est trouvée sanctifiée et rendue méritoire de la vie éternelle.

Mais le péché grave a pu depuis nous séparer du Christ, la grâce en ce cas a cessé de nous parvenir, et depuis nous n'avons pu rien faire qui ait valeur de mérite pour le ciel. Car c'est la grâce qui donnait tout leur prix à nos moindres actions bonnes ; maintenant nos meilleures œuvres sont vides de sens, tout au plus comparables aux fruits rabougris et âpres que l'on cueille sur les sauvageons.

Et cette grâce perdue, avons-nous eu le souci de la retrouver ? Cette union nécessaire et de nouveau possible, l'avons-nous cherchée, réalisée ? Et si cette démarche n'a pas encore été faite, du moins est-elle au premier rang de nos préoccupations ?

Et si nous accomplissons fidèlement notre devoir pascal, n'est-ce pas plutôt par routine que par conviction, faute d'avoir compris le vrai rôle du sacrement de pénitence ?

O vous qui vous croyez en règle parce que vous avez gardé des pratiques chrétiennes, laissez-moi donc vous dire : Vous déplacez la question, car le Christ met l'accent sur l'union avec lui et sur l'observance de ses commandements qu'il résume d'ailleurs dans le double commandement de la charité. A vos pratiques chrétiennes, d'ailleurs fidèlement conservées, avez-vous eu soin d'ajouter cette union au Christ, seule capable de les rendre méritoires ?

Avez-vous conformé toute votre vie à ses lois, spécialement à celle de la charité ?

Car ce n'est pas celui qui dit : « Seigneur, Seigneur, » qui entrera dans le royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de Dieu. Or cette volonté est que vous portiez beaucoup de fruit. Et porter du fruit vous est aussi impossible sans la grâce qu'à la branche séparée du tronc. Par contre, « celui qui demeure en moi et en qui je demeure, dit Jésus, celui-là porte beaucoup de fruit. » (Joan., xv).

Haussez donc votre foi, votre confiance dans le Christ Jésus, jusqu'à vouloir énergiquement et persévéramment l'union à lui par la grâce, jusqu'à réaliser l'obéissance fidèle qui met à l'abri du péché grave, cause de séparation, et, en cas de faiblesse, jusqu'à chercher le remède qui relève et guérit, le sacrement de pénitence.

Alors seulement vous pourrez compter sur cette parole de Notre-Seigneur : « Celui qui croit en moi, même s'il est mort, vivra. »

III

« L'esprit est prompt, mais la chair est faible. » Vous seriez présomptueux de croire que vous pourrez à vous seuls garder l'union au Christ, présomptueux aussi de songer à sortir, par vos propres forces, de l'esclavage de vos passions et de vos défauts. Il vous faut pour cela un sage auxiliaire, un ami dévoué : cet ami s'offre à vous dans la sainte communion, il s'offre même chaque jour si vous le voulez : c'est le Christ Jésus.

La sainte communion ! On en a fait, pendant un temps, une récompense pour enfants sages, ou bien encore un sommet pour les grandes âmes, pour les héros de la sainteté. Alors que Jésus a voulu ce sacrement sous la forme du pain et du vin pour bien exprimer qu'il était une nourriture.

C'était si sage et si simple à la fois ! Toute vie a besoin pour sa continuité et son développement d'une nourriture adaptée : un corps qui ne se nourrit pas s'étiole et s'anémie, un esprit sans pâture intellectuelle revient vers l'ignorance, un cœur qui ne rencontre pas d'amitié se referme et devient égoïste ou misanthrope ; ainsi l'âme, dotée par Dieu d'une vie surnaturelle, ne peut conserver ce don ni à plus forte raison le développer sans une nourriture appropriée : la sainte communion.

Et puisque la communion est une nourriture, sa fréquence se mesure aux besoins de chacun ; le grand jeûne du moine, possible au monastère, n'irait certes pas au travailleur des champs, au temps des gros travaux, ni au convalescent qui doit reprendre des forces. A ceux-ci il faut de toute nécessité une nourriture abondante et solide. Ainsi les grandes âmes, fortement établies dans le bien, comparables au chêne de la forêt qui défie la tempête, peuvent sans défaillance soutenir des luttes pénibles ; mais les simples chrétiens comme nous, à qui les tentations ne manquent pas, et les âmes encore fragiles de nos enfants et adolescents ont besoin d'une solide nourriture spirituelle. Laissez donc à d'autres la communion annuelle ; pour vous, il vous faut une nourriture plus fréquente.

Allez confier au prêtre, ami de vos âmes, vos luttes et vos épreuves, vos défaillances et vos ef-

forts; lui vous dira alors dans quelle mesure il vous faut approcher du banquet eucharistique. Et si docilement vous vous laissez conduire, vous aurez trouvé le secret de l'union au Christ, le secret du salut.

Autrement vous continuerez à faire vos Pâques comme un geste traditionnel, accompli par routine, mais sans portée morale; alors, à brève échéance, ce sera le péché grave, et ce sera la mort spirituelle. Et pendant des mois, vos labeurs et vos peines, vos bonnes œuvres elles-mêmes et vos pratiques religieuses seront frappées de stérilité, comme la branche coupée et séparée du tronc. Et le meilleur de votre vie se passera loin de Dieu, pour avoir méprisé le pain qui vous aurait donné la vie et dont vous n'avez pas voulu.

O vous donc qui êtes résignés à votre vie de tiédeur et d'indifférence, ô vous qui n'avez nul souci de garder l'union au Christ, pour qui la communion n'est qu'une simple pratique religieuse, et non pas l'aliment vital de votre âme, écoutez Jésus vous dire : « Si vous ne mangez ma chair et ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous. »

* *

Mais vous, chrétiens à la foi vivante, emportez de cette fête une triple résolution.

Je crois au Christ, donc j'accepte sa doctrine et je le prends pour ami.

Et puisque j'ai confiance en lui, j'accepte sa loi, je me soumets à ses commandements; ainsi je garde son amitié et lui reste uni.

Et parce que des ennemis, du dedans et du dehors — passions, défauts, exemples et tentations — vont se ruer à l'assaut de cette amitié, j'irai chercher la force dans le sacrement de vie, je mettrai souvent dans mon cœur Celui dont la présence rendra la place invincible. Et c'est ainsi que j'espère trouver un jour dans la céleste patrie, Celui qui aura été l'ami de toute ma vie, car « je crois à la vie éternelle. » Ainsi soit-il.

POUR LE SOIR DE LA TOUSSAINT

I

NOS DEVOIRS ENVERS LES TRÉPASSÉS

Mes frères,

Les joyeux cantiques, les chants d'allégresse de toute cette journée vont faire place dans quelques instants à des accords plaintifs, à des mélodies funèbres. D'heure en heure, les cloches de nos églises répandront dans les airs leurs notes graves et désolées comme des sanglots.

Après le ciel et ses triomphes bienheureux, le purgatoire et ses expiations terribles, après les élus dans la gloire, les trépassés dans la douleur.

L'Eglise a voulu que, dans cette grande fête de famille, il y ait place pour les chers disparus qui ont brisé nos cœurs en nous quittant, et dont les âmes n'ont pas encore touché le seuil du bonheur; elle a voulu, par cette Commémoration solennelle des défunts, nous inviter à nous souvenir, à prier, à nous instruire.

Suivons, m. f., cette exhortation de notre Mère : souvenons-nous, prions, instruisons-nous.

I. — *Souvenons-nous*

Notre premier devoir envers les morts est de conserver fidèlement leur mémoire.

Vous le savez, le pauvre cœur humain est bien prompt à l'oubli. Un jour, la mort, cruelle visiteuse, a fait tout à coup irruption au sein de votre famille; elle a brisé sans pitié une vie qui vous était chère. A ce coup violent, votre douleur s'exhala sans doute en cris déchirants, peut-être en plaintes amères. L'âme accablée, vous avez conduit la chère dépouille à sa dernière demeure et, sur la tombe arrosée de vos pleurs, vous avez inscrit des regrets qui ne devaient jamais finir. Et puis le temps a passé, cicatrisant de sa touche invincible vos profondes blessures, et puis la vie a repris son train ordinaire, accumulant peu à peu sur vos regrets la poussière des événements; faut-il dire que l'oubli a envahi vos cœurs en détruisant jusqu'à la dernière trace de ceux qui sont partis ?

Hélas ! parcourez le champ du grand repos, et dites-moi : que de tombes abandonnées où l'herbe croît à loisir sur des morts délaissés ! Pendant qu'ils vivaient, leur nom peut-être était dans toutes les bouches, la célébrité escortait avec la gloire tous leurs pas, des générosités et des bienfaits leur avaient conquis tous les cœurs. Regardez aujourd'hui : tout s'est éclipsé derrière les ténèbres de la tombe; eux aussi ils sont victimes du fatal défaut de mémoire des survivants.

L'Eglise, m. f., proteste avec énergie contre cette tendance de notre pauvre nature; elle prêche à ses enfants le culte des trépassés; chaque année au moins par une grande solennité elle s'applique à faire revivre le souvenir de ceux que nous avons perdus.

Souvenons-nous donc ! Et qui d'ailleurs n'a pas à se souvenir ? Qui d'entre nous, si peu de chemin qu'il ait parcouru dans la vie, n'a pas déjà heurté du pied le sable d'un tombeau ? Qui d'entre nous n'a pas déjà pleuré sur un cercueil ?

Souvenons-nous ! Ah ! ils nous ont tant aimés quand ils étaient à nos côtés, en leur compagnie nous avons passé des heures si délicieuses, le vide est si profond que leur départ a creusé dans nos âmes ! En ce jour de deuil catholique, pensons à eux comme ils pensent à nous !

Souvenons-nous ! Et puis allons au cimetière, cherchons ce petit coin de terre baigné de nos larmes où nous avons un jour enfoui un lambeau de nous-mêmes. Là, dans le silence, nous déposerons des fleurs, là nous pleurerons encore, nous évoquerons le cher passé et nous affirmerons à

nos défunts qu'ils ont toujours leur large part dans nos pensées et que leur mémoire reste toujours en nous bien vivante.

II. — *Prions*

Une pensée, des fleurs, quelques larmes, c'est bien, m. f., et les plus indifférents eux-mêmes ne les refusent pas, tant est émouvant le spectacle de la mort.

Pour des chrétiens, toutefois, ce n'est pas assez; il y a pour eux un autre devoir envers les morts : celui de la prière.

Je disais tout à l'heure que l'on oublie vite les absents; il est tout aussi vrai qu'on ne leur donne pas beaucoup de prières. Volontiers on les accompagne jusqu'au lieu du repos, on embellit leur tombeau de parures et de fleurs, et bien souvent c'est tout.

Telle n'était pas la coutume des âges de foi. On rapporte que Monique, la mère du grand Augustin, sentant sa fin prochaine, fit venir son fils et lui parla en ces termes : « Ne vous inquiétez pas de mon corps, peu importe où vous l'ensevelissiez; la seule chose que je vous demande, c'est de porter chaque jour mon souvenir à l'autel du Seigneur. »

Voilà, m. f., le vrai culte des morts. Le souvenir vraiment efficace, le seul qui leur soit utile autant qu'agréable, c'est la prière.

Ecoutez, en effet, les appels suppliants qui s'élèvent du séjour de l'expiation. « *Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos amici mei !* O vous tous que j'ai connus sur terre, de grâce, pitié, car la justice de Dieu s'appesantit sur moi! »

Entendez-vous? c'est le cri de la souffrance. Ah! quelle parole humaine pourrait redire le triste sort des prisonniers du purgatoire? Ils sont là, désolés, retenus par le poids des fautes inexpiées, en proie à la douleur qui les torture pour les purifier, et ils n'ont d'autre soutien que l'espoir — lointain peut-être, mais invincible — de leur délivrance.

Ils souffrent et ils crient pitié. Assisterez-vous insensibles et froids à leur épreuve? Dieu permet dans sa bonté que vous puissiez compatir efficacement à leur peine; il vous permet d'adoucir leur supplice et de hâter l'heure de leur délivrance.

Priez donc pour les morts. C'est la prière, ce sont les bonnes œuvres, c'est la messe surtout qui rachète les péchés et fléchit la justice divine. L'Eglise l'a compris et sans cesse elle redit sa prière : « A tous ceux qui se sont endormis dans le Christ, Seigneur, accordez le rafraîchissement, la lumière et la paix ! »

Priez pour les défunts ! C'est la vraie charité. Et quand ils seront auprès de Dieu, à leur tour ils prieront pour vous et ils vous retourneront vos secours en abondantes bénédictions.

Priez pour les morts ! Car l'Ecriture l'a déclaré : c'est une pensée religieuse et salutaire de travailler au soulagement des âmes du purgatoire.

III. — *Instruisons-nous*

Enfin, m. f., cette solennité funèbre nous enseigne à nous-mêmes des leçons qu'il est bon de retenir.

Qui que nous soyons, tous nous sommes marqués pour la mort. Depuis le péché d'origine, la sentence capitale pèse lourdement sur le genre humain et s'exécute sans cesse impitoyablement sur les fils d'Adam.

L'Ecriture rappelle constamment à l'homme la fuite précipitée de ses jours et la proximité de sa fin. Notre vie s'écoule avec la rapidité du torrent, elle se fane comme la fleur éphémère au soir d'un beau jour, elle se dissipe comme la vapeur sous l'action du soleil.

Aussi bien, la mort elle-même se charge à chaque instant de nous redire brutalement la terrible vérité.

Nous mourrons, c'est certain, et pourtant nous n'y pensons pas. Par ces temps que nous traversons où des doctrines perverses ont terni l'éclat de la foi et secoué les assises des convictions chrétiennes, les hommes paraissent insensibles aux sévères leçons de la mort.

La vie est courte ; jouissons : savourons les plaisirs ! Arrière la mort ! Arrière le trouble-fête ! Et les voilà qui consument leurs jours, qui usent leurs forces à satisfaire des désirs toujours inassouvis.

Insensés ! la mort est là, qui, d'un coup d'aile, aura tôt fait de balayer vos chimères ! La mort, dit Bossuet, elle ne viendra pas de loin, avec un grand bruit, pour vous assaillir; elle s'insinue avec la nourriture que vous prenez, avec l'air que vous respirez, avec les remèdes que vous absorbez pour vous en défendre. Elle est dans votre sang, elle est dans vos veines, et c'est là qu'elle dresse ses secrètes et inévitables embûches. Elle est à la source de la vie et c'est de là qu'elle sortira. Et S. Augustin ajoute : « C'est par un dessein prémédité que Dieu nous cache notre dernier jour, afin que nous prenions garde à tous les jours. »

Pour vous, m. f., soyez donc plus attentifs et pensez à la mort. A l'heure où la passion gronde et s'élève la tempête, quand la force fléchit et que l'ennemi déjà chante victoire, pensez à la mort, et le courage vous reviendra de lutter sans faiblesse et votre vertu profitera du sacrifice des plaisirs.

Si l'angoisse vous oppresse, si la vie vous est dure ou si l'infortune vous poursuit, pensez à la mort, et la lumière se fera dans votre âme, et vos tristesses s'éclaireront du sourire de l'espérance, et votre fardeau s'allégera à la pensée du repos.

Pensez à la mort, et quand elle vous frappera, si farouche qu'elle soit, vous ne la craindrez pas.

On raconte dans la vie de S. Martin qu'un jour il fut menacé par un soldat qui, levant déjà le bras, s'apprêtait à lui fendre le crâne d'un coup de sabre. Mais le saint restait impassible, et le meurtrier de lui dire : « Comment! tu ne trembles

pas ? — Et pourquoi tremblerais-je ? La mort n'est pas un mal. C'est une dernière jouissance sur la terre. Je soupire après elle, parce qu'elle doit me conduire à la vie nouvelle. »

Et nous-mêmes, m. f., n'avons-nous pas rencontré sur notre route de ces vaillants chrétiens qui tenaient le même langage ? Au soir d'une vie toute de labeurs et d'épreuves, après une carrière vouée au bien et à la vertu, ils se couchaient avec confiance pour le dernier sommeil et accueillaient la mort, le front tout radieux et le sourire aux lèvres.

Non, non, pour l'homme de bien, la mort n'est pas un mal, car s'il quitte son corps, il sait qu'il ne le perd pas et qu'un jour il le retrouvera tout brillant de jeunesse et de beauté.

Non, non, pour le chrétien, la mort n'est pas un mal : c'est le passage obscur, mais certain, qui conduit à la vie ; c'est la porte qui s'ouvre sur une éternité de bonheur et de gloire.

* *

La fête de la Toussaint nous met sous les yeux toute la destinée de l'homme.

Le but qu'il doit atteindre, c'est le ciel : le ciel avec son repos, le ciel avec ses enivrements, le ciel avec son éternité.

Mais le ciel est la récompense de ceux qui, sans faiblir, ont traversé l'épreuve.

L'épreuve, c'est la vie sur la terre avec tout son cortège de peines et de tristesses, d'obstacles et de tentations. Point de paix pour l'impie ! Point de couronne aussi pour le chrétien lâche et traître à son Seigneur !

Dieu cependant est la miséricorde infinie ; il sait toutes les faiblesses de notre pauvre nature, et si la mort nous surprend, le repentir au cœur, même après une vie entière d'égarements et de crimes, il se laisse encore toucher, il pardonne et il veut bien nous ouvrir son céleste royaume après l'expiation indispensable du purgatoire.

Courage donc, m. f., courage ! et sachez pâtir ici-bas afin de prévenir la justice d'en-haut ; vivez toujours en vrais et fidèles chrétiens, et votre éternité sera bienheureuse parce que vous mourrez dans le Seigneur : *Beati mortui qui in Domino moriuntur ! Amen.*

II

S. PIERRE DÉLIVRÉ DE PRISON ET LES AMES DU PURGATOIRE

Mes frères,

Il y avait un jour grande désolation dans l'Eglise de Jérusalem. Les apôtres S. Pierre et S. Jacques le Majeur avaient été jetés en prison par Hérode. S. Jacques venait d'avoir la tête tranchée. Quant à S. Pierre, on n'attendait que l'issue des fêtes de Pâques pour lui faire subir le même sort.

N'écoutant que leur dévouement à la cause du Christ et leur zèle pour le salut des âmes, ces saints apôtres n'avaient, depuis la Pentecôte, cessé de prêcher l'Evangile. Ni les menaces, ni les tourments, ni la prison n'avaient pu les arrêter. Or voici que, chargé de deux lourdes chaînes et gardé par quatre soldats, le chef de l'Eglise attendait dans son cachot aux portes de fer le châtiment ou plutôt la récompense de sa sainte audace.

I

A l'heure où je vous parle, il est de pauvres prisonnières qui, elles aussi, sont chargées de liens et gémissent dans une dure prison : ce sont les pauvres âmes du purgatoire. Elles y expient non point la faute d'avoir trop aimé Dieu, hélas ! mais bien plutôt celle de ne l'avoir pas assez aimé, de ne l'avoir pas suffisamment servi. Elles y expient la faute d'avoir trop aimé le monde, les richesses, les plaisirs, les honneurs, de nous avoir peut-être trop aimés, nous leurs parents ou leurs enfants. Combien de péchés leur furent peut être reprochés au tribunal de Dieu, dont nous fûmes pour eux la cause ou l'occasion ! Si cela était, les aider à satisfaire à la justice de Dieu ne serait pas seulement pour nous un devoir de charité, mais une obligation de justice.

Or, tandis que S. Pierre était en prison attendant la mort, l'Eglise de Jérusalem tout entière était en prière, demandant à Dieu la délivrance de son chef. Quel beau spectacle ce devait être, m. f., que celui de tous ces chrétiens réunis, priant jour nuit et avec ferveur pour leur pasteur, pour le père de leurs âmes, et suppliant Dieu de faire tomber les chaînes qui chargeaient ses membres et d'ouvrir les portes de la prison qui le retenait captif !

M. f., ce n'est pas un spectacle moins beau que vous offrez ce soir. Oui, il est beau de vous voir réunis en cette église, tous en deuil, tous en prières, n'ayant qu'une seule pensée et qu'un seul désir : obtenir de Dieu la délivrance de vos chers parents, de vos bien-aimés défunts. Et ce spectacle, toutes les paroisses catholiques du monde l'offrent en ce soir de la Toussaint et l'offriront demain, jour des Trépassés. Partout où se trouve une église, des chrétiens se pressent comme vous au pied des autels, partout où s'élève un clocher retentit le glas funèbre, invitant de sa voix plaintive à prier pour les pauvres trépassés. Oui, comme autrefois à Jérusalem, c'est bien l'Eglise tout entière qui est en prière ; de partout s'élève vers le ciel une immense supplication, demandant à Dieu la délivrance des pauvres prisonnières du purgatoire.

II

Tandis que les fidèles de Jérusalem priaient, voici que tout à coup un ange de Dieu parut dans la prison où dormait S. Pierre.

S. Pierre dormait dans sa prison. Vos chers défunts dorment, eux aussi, au cimetière. Leurs corps y reposent sous la garde des anges, jusqu'au jour où ceux ci les éveilleront et leur diront : « O morts, levez-vous et venez au jugement ! » Oui,

m. f., le corps de vos défunts dort au fond de la tombe, mais leur âme, qu'est-elle devenue ? Elle est peut-être en purgatoire, où elle souffre d'être retenue loin de Dieu, en purgatoire, d'où elle fait monter vers vous cette plainte douloureuse : « Ayez pitié de moi, bien-aimés parents que j'ai laissés sur la terre ! Oh ! quand pourrai-je m'envoler de ce lieu de souffrances et m'en aller contempler la face de mon Dieu ! »

L'ange, s'approchant de S. Pierre, l'éveilla et lui dit : « Lève-toi bien vite. » Et aussitôt les chaînes tombèrent des mains de l'apôtre.

M. f., en ce soir de la Toussaint et demain en la fête des Trépassés, il me semble que les portes du purgatoire s'ouvrent à tout instant. A chaque instant des anges de Dieu pénètrent dans la douloureuse prison et viennent annoncer à quelques âmes privilégiées leur délivrance. Oh ! comme toutes ces pauvres prisonnières doivent tourner des yeux suppliants vers les messagers célestes chaque fois qu'ils apparaissent tout rayonnants de clarté au seuil de la douloureuse prison ! « Bel ange, s'écrient-elles, est-ce moi que vous venez délivrer, sont-ce mes chaînes que vous venez faire tomber ? Oh ! qu'il y a longtemps que mon exil se prolonge ! Le moment de ma délivrance est-il enfin venu ? »

Quel bonheur pour ces chères âmes quand l'ange leur répond affirmativement et leur dit : « Oui, venez et suivez-moi, les parents que vous avez laissés sur la terre ont achevé de payer votre dette à la justice de Dieu ; quittez le séjour des larmes et venez en paradis. » Quelle déception, au contraire, pour ces pauvres âmes, quand elles reçoivent une réponse négative ! « Eh quoi ! bel ange, gémissent elles, je suis donc oubliée ! J'ai cependant laissé des parents sur la terre, moi aussi ; j'y ai laissé des enfants pour qui j'ai bien travaillé, beaucoup peiné. Que font-ils donc qu'ils ne prient pas pour moi ? J'expie en ce moment mon excessive tendresse pour eux ; afin de leur laisser plus de biens, j'ai travaillé le dimanche ; j'ai commis des injustices, j'ai refusé de faire l'aumône. Espérant que leur reconnaissance et leur affection y pourvoiraient, j'ai négligé de me ménager des prières et voici qu'ils m'ont oubliée. Oh ! mon Dieu, que je suis malheureuse ! » M. f., ne méritez pas ces reproches, priez tous pour vos chers défunts.

III

L'ange, ayant réveillé S. Pierre, lui dit : « Revêts tes habits, chausse tes sandales, jette ton manteau sur tes épaules et suis-moi. » S. Pierre fit ce que l'ange lui commandait, mais telle était sa surprise qu'il se croyait le jouet d'un rêve. Conduit par son céleste libérateur, il passa successivement devant les diverses sentinelles qui gardaient la prison, puis arriva à la porte de fer qui fermait l'entrée de celle-ci. La porte s'ouvrit d'elle-même et S. Pierre se trouva libre dans la rue.

Quel bonheur pour vos défunts, m. f., si ce soir, grâce à vos prières, l'ange du bon Dieu descendait vers eux et les revêtait de la robe d'innocence dont au ciel resplendissent les élus ! Quel bonheur s'il leur était donné de sortir du purgatoire et de s'envoler, resplendissants de clarté, vers le ciel pour voir Dieu, l'aimer et le posséder pendant toute l'éternité ! Ce bonheur, vous pouvez le leur procurer ou tout au moins le hâter. Si nous le voulons, ce soir, demain, pendant tout ce mois de novembre, nous pourrons par nos prières, nos bonnes œuvres, par le saint sacrifice de la messe, les indulgences, ouvrir le purgatoire à une foule d'âmes. Oui, prions pour nos défunts ; même s'ils n'ont pas besoin de nos prières, celles-ci seront douces à leur cœur.

Une fois délivré, S. Pierre se rendit dans la maison qui servait d'église aux premiers chrétiens de Jérusalem. Quel bonheur pour lui d'y trouver réunis et priant pour lui tous ceux qu'il avait convertis et engendrés à la foi par le saint baptême !

M. f., c'est une pieuse croyance, et l'Eglise ne la condamne pas, que les âmes de nos défunts reviennent parfois sur la terre visiter les foyers qu'elles ont habités, les rues qu'elles ont parcourues, l'église où elles ont prié de leur vivant. Quel bonheur pour celles qui emplissent en ce moment cette église de reconnaître parmi vous leurs parents, leurs enfants venus prier pour elle ! Quel bonheur quand tout à l'heure elles visiteront vos foyers, de vous entendre parler d'elles et redire leurs noms avec amour et reconnaissance ! Elles vous en aimeront davantage encore, et prieront avec plus de ferveur encore pour qu'après avoir vécu en bons chrétiens vous méritiez de les aller rejoindre un jour en paradis. Ainsi soit-il.

III

LE « DE PROFUNDIS »

Mes frères,

En cette soirée des morts, vous êtes allés au cimetière prier sur la tombe de vos chers disparus. Vous y retournerez souvent pendant ce mois de novembre consacré au soulagement des pauvres âmes du purgatoire. Or je ne crains pas de me tromper en pensant que le *De Profundis* reviendra souvent sur vos lèvres. C'est bien là, en effet, la prière des trépassés. C'est elle qui traduit le mieux les cris et les gémissements que les pauvres âmes souffrantes font monter du purgatoire.

Aussi l'Eglise lui a-t-elle donné place dans son office des morts. C'est la première prière liturgique que le prêtre récite sur le cercueil de vos défunts au seuil de vos chambres mortuaires et c'est la dernière encore qu'il murmure au sortir du cimetière, quand, le cœur serré par vos pleurs et vos désespoirs, il vient de rendre à la terre la dépouille mortelle de vos bien-aimés. Et quand vous nous demandez de recommander du haut de cette chaire l'âme de vos chers morts, quelle prière

récitons-nous tous ensemble pour leur repos éternel ? Le *De Profundis,* toujours le *De Profundis,* car nous n'en trouvons pas de plus belle ni de plus efficace. C'est pourquoi je comprends que vous-mêmes vous n'en cherchiez pas d'autre quand vous allez prier sur vos tombes. Loin de vous en blâmer, je veux, en cette fête des morts, la méditer avec vous, heureux si cette méditation nous aide, vous et moi, à la réciter plus souvent encore et plus pieusement.

I

« *De profundis clamavi ad te, Domine !* Du fond de l'abîme, j'ai crié vers vous, ô mon Dieu ! » Quelle misère, quelle souffrance et quelle angoisse trahit ce cri de détresse ! Et quel est donc cet abîme des profondeurs duquel monte ce cri ? Vous le devinez, m. f., c'est le purgatoire avec toutes ses souffrances, avec sa peine du sens causée par le feu et sa peine du dam causée par la privation du bon Dieu. Sans doute, ces peines sont adoucies par l'espérance, par la certitude qu'elles auront une fin. Elles ne laissent pas pour cela d'être douloureuses, si douloureuses que S. Augustin déclare qu'elles surpassent toutes les souffrances de la terre. Aussi ce grand saint faisait-il cette prière : « Ici-bas, ô mon Dieu, consumez-moi, broyez-moi sous l'adversité si votre justice le réclame, ne m'épargnez pas pendant cette vie, mais, de grâce, épargnez-moi dans l'autre. » Je comprends surtout ce cri de détresse que poussent des profondeurs du purgatoire les pauvres âmes : « *De profundis clamavi ad te, Domine.* Du fond de l'abîme, ô mon Dieu, j'ai crié vers vous. »

J'ai crié vers vous... Eh quoi ! m. f., est-il donc besoin de crier si fort pour se faire entendre du bon Dieu ? Lui dont l'oreille attentive entend la plainte de tous ceux qui souffrent, les gémissements de tous ceux qui pleurent, serait-il sourd seulement aux cris des pauvres trépassés ? Que nous vivants nous oubliions nos morts et fermions l'oreille à leur prière, je le comprends, hélas ! sans l'excuser ; cette terre n'est pas pour rien appelée la terre de l'oubli, *terra oblivionis*... Mais que Dieu lui aussi ferme l'oreille à leurs douloureux accents, est-ce possible ?

Non seulement c'est possible, mais c'est la réalité, parce que le purgatoire est le lieu de la justice et de l'expiation et non plus celui de la miséricorde et du pardon. « Hâtez-vous tandis qu'il fait jour, disait Notre-Seigneur à ses apôtres, car voici venir la nuit durant laquelle nul ne peut plus travailler. » C'est-à-dire : hâtez-vous de mériter le ciel en ce monde, hâtez-vous de mériter le pardon de vos péchés pendant que vous êtes en vie, car voici venir la mort après laquelle nul ne peut plus qu'expier. Plus de transactions, plus d'accommodements par delà le tombeau ; il faut y solder sa dette jusqu'à la dernière obole.

II

Je me trompe, m. f., la voix des trépassés ne peut plus parvenir jusqu'à Dieu, c'est vrai, mais ils peuvent emprunter notre voix. Jadis nous fûmes avec eux une même chair et un même sang, nous ne faisons qu'un avec eux, et voilà pourquoi dans le *De profundis* ils font passer sur nos lèvres l'expression de leur douleur. Debout près de leur cercueil ou sur leur tombe, nous nous identifions avec eux et nous nous faisons les interprètes de leur douleur. Nos lèvres murmurent la requête qu'au sein des flammes leurs âmes répètent en vain ; elles font en leur nom monter vers Dieu le *De profundis,* ce douloureux plaidoyer que ne peuvent plus exprimer leurs lèvres devenues muettes.

Et quel est donc ce plaidoyer, m. f., que disent-elles donc à Dieu, ces pauvres âmes ? Elles vont d'abord au-devant de sa justice, préviennent les fins de non-recevoir qu'elle pourrait leur opposer, tentent enfin d'atténuer leur culpabilité en se solidarisant avec tous les hommes, avec tous les saints : « Seigneur, si vous refusez d'oublier nos fautes, gémissent-elles, qui donc trouvera grâce devant vous ? *Si iniquitates observaveris, Domine, Domine, quis sustinebit ?* »

Et de fait, m. f., si, sourd aux prières des cœurs contrits, si, insensible aux larmes du repentir, Dieu laissait libre cours à sa justice, si, implacable, il châtiait le péché dans l'homme coupable comme il l'a fait pour les anges rebelles, bien faible serait le nombre des sauvés. Qui donc peut se flatter de n'avoir jamais trempé les lèvres à la coupe du mal, qui donc, le front haut et le cœur en paix, peut s'avancer rassuré au tribunal de Dieu ? Si Dieu n'écoute que sa justice, les saints eux-mêmes n'échappent point aux vengeances divines, puisque la plupart ne sont devenus de grands pénitents que pour avoir été de grands coupables et de grands pécheurs.

Dans un tableau célèbre qu'on voit à Rome, Michel-Ange a représenté la scène grandiose et terrible du Jugement dernier. On y voit les saints comme les damnés, ne sachant s'ils sont dignes d'amour ou de haine, s'avancer avec crainte et tremblement devant le Souverain Juge, étudier son regard comme pour lire dans ses yeux leur sentence, tous enfin appréhender de se voir rangés au nombre des réprouvés.

Et de fait, si on excepte notre sainte Mère du ciel qui naquit sans tache et vécut en ce monde sans contracter la moindre souillure, tous ont péché, tous ont prévariqué, tous par conséquent ont encouru l'anathème et pourraient être, comme les anges, pour une seule faute précipités dans les abîmes éternels. Mais cela n'est pas, Dieu n'a pu créer l'humanité pour la maudire et la damner en masse. Les pauvres âmes des trépassés le savent bien et voilà pourquoi, du fond du purgatoire où elles souffrent, elles interpellent la miséricorde de Dieu et s'écrient : « Seigneur, si vous gardez le souvenir de nos fautes, si vous vous inspirez d'elles pour nous juger, qui donc, ô mon Dieu, trouvera grâce devant vous ? *Si iniquitates observaveris, Domine, Domine, quis*

sustinebit ? » Elles connaissent la justice de Dieu sans doute, puisqu'elles en éprouvent les rigueurs, mais elles savent sa miséricorde plus grande encore. Elles savent que ce n'est point la justice, mais la miséricorde qui a donné à Dieu son nom, qu'on l'appelle non le juste Dieu, mais le bon Dieu, parce que c'est la bonté qui forme le fond de son être et qu'en fin de compte c'est toujours elle qui a le dernier mot.

III

Aussi, se souvenant que Dieu a fait miséricorde aux âmes des saints leurs aînées, malgré leurs souffrances, les pauvres âmes du purgatoire tressaillent d'espérance et saluent déjà le ciel à l'horizon : « *Quia apud te propitiatio est et propter legem tuam sustinui te, Domine.* » Elles acceptent la sentence de Dieu : « *Sustinuit anima mea in verbo ejus,* » car elles espèrent en Jésus leur Sauveur qui en adoucira la rigueur et en abrégera la durée : « *Speravit anima mea in Domino.* »

N'ont-elles pas, elles aussi, une part aux souffrances et aux mérites de ce divin Sauveur ? Le Christ Rédempteur mort pour les saints n'est-il pas mort pour elles aussi : « *Quia apud Dominum misericordia* » ? Or copieuse, abondante est la rançon qu'il a payée pour leurs péchés : « *Et copiosa apud eum redemptio.* » Jésus est mort pour tous les hommes ; du haut de la croix son précieux sang a coulé sur toutes les âmes pour les laver de leurs fautes ; cependant les âmes du purgatoire, on peut le croire, en eurent la meilleure part. Une légende rapporte que la croix sur laquelle expira Jésus fut plantée au Calvaire sur l'emplacement même où avait été enseveli Adam et où reposaient ses restes ; c'est pour cela qu'on représente souvent sur les crucifix un crâne et des ossements humains sous les pieds du Christ. Ainsi ce serait sur une tombe que la croix fut plantée, ce serait sur elle que coula le sang de Jésus, et, afin de nous donner le sens de cette circonstance vraisemblable, à peine l'âme du divin Crucifié a-t-elle quitté son corps sacré qu'elle descend aux limbes, afin d'y consoler les âmes des justes en leur appliquant à elles les premières les fruits de la Rédemption.

Qu'est-ce à dire, m. f., sinon que les Trépassés eurent et ont encore la meilleure part dans cette Rédemption : « *Et copiosa apud eum redemptio ?* » Aussi comme vous avez raison de planter la croix sur la tombe de vos morts et de l'y saluer comme leur unique espérance ! Oh ! m. f., comme cette croix est bien à sa place au cimetière ! Le divin Crucifié, l'auguste Mort, le grand Trépassé qui y est couché comme sur son lit funèbre à lui, semble vouloir dormir son dernier sommeil avec vos chers défunts. Mais il ne dort pas, il veille et étend les bras sur eux comme pour protéger leur sommeil ; ou plutôt il continue la grande expiation du Calvaire ; les mêmes clous percent ses pieds et ses mains, la même couronne d'épines continue à ceindre son front, son regard suppliant levé vers les cieux continue d'intercéder pour vos chers trépassés, tandis que de toutes ses plaies le sang rédempteur coule, coule toujours et descend jusque sur les ossements de vos morts, jusqu'aux flammes justicières du purgatoire, surtout, pour en éteindre les ardeurs. Oh oui ! abondante et copieuse est la rançon des trépassés.

Ce sang rédempteur continue plus réellement encore à couler chaque matin sur cet autel. En venant assister au saint sacrifice, en le faisant célébrer pour vos chers défunts, faites que ce sang précieux coule souvent pour eux et qu'ils en aient une large part. Leurs fautes s'en trouveront plus rapidement effacées, leur dette plus rapidement payée : *Et ipse redimet Israel ex omnibus iniquitatibus ejus*, et elles pourront jouir enfin du repos de la lumière et de la paix dans le ciel. C'est la prière que pour eux l'Eglise adresse à Dieu en terminant le *De Profundis* et chacune de ses supplications pour les défunts : « *Requiem æternam dona eis, Domine, et lux perpetua luceat eis.* » C'est aussi la prière qu'avant de descendre de cette chaire je lui adresse pour tous nos chers morts. Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

X

L'ORIGINE ET LE BUT DU MARIAGE

Ma chère enfant, mon cher ami,

Vous m'avez demandé de venir bénir votre mariage, vous avez désiré que je fusse le témoin de vos serments. Je suis profondément touché de votre aimable invitation et je remercie respectueusement Monsieur le Doyen de Ch. qui m'a permis d'y répondre. C'est de tout cœur que je viens unir mes prières à celles de toutes les personnes qui vous aiment. C'est de tout cœur que je vais avec eux demander au bon Dieu de rendre heureux votre foyer que vous allez fonder.

Afin qu'il le fasse plus sûrement, et afin aussi de répondre à la confiance que vous me témoignez, laissez-moi brièvement vous dire l'origine et le but du grand sacrement que vous allez recevoir. Mieux vous le connaîtrez, plus abondamment vous recevrez les grâces qu'il va vous conférer et dont vous aurez grand besoin dans la nouvelle vie où vous allez entrer.

I

C'est Dieu lui-même qui institua le mariage au paradis terrestre. Après avoir créé Adam, Dieu se dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, je lui ferai une aide semblable à lui. » Et créant Eve, il la lui donna pour compagne. Alors Adam, la recevant avec amour et reconnaissance des mains du Créateur, de s'écrier : « Voilà l'os de mes os et la chair de ma chair. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'atta-